

Dans les Studios d'Enregistrement

Lucienne Boyer chez "Columbia"

Elle est toute mince et rieuse, en gris clair, bottines et chapeau blancs, face au micro, cette oreille tendue qui boit tout avec une indifférence stupéfiante, la voix tendre et nerveuse de Lucienne Boyer aussi bien que les mugissements de l'orchestre Straram...

Mais ne confondons pas, l'orchestre Straram n'a rien à voir ici. C'est l'excellent petit orchestre Volpin qui accompagne Lucienne Boyer, cette princesse française du disque. Toute la France garde, en bonne place près de son phono, *Parlez-moi d'amour* que le jury de *Candide* couronna, l'année passée ; mais un disque, cela ne suffit pas. Et Lucienne Boyer qui sait chanter, sans parti-pris, à la salle Pleyel comme à son cabaret des Clochards, avec la même gentillesse qu'elle révèle jusqu'en présence du micro inanimé, revient à ce studio, et chante encore, sans se lasser pour que toute la France puisse retrouver sous l'aiguille sa voix de sirène parisienne aux yeux noirs...

Les violons courent et le piano galope : il faut répéter, recommencer. Je vois, devant la cire blonde où vient s'inscrire la chanson de Lucienne Boyer (mais quel disque saura reproduire aussi son grand regard gai ? le micro est aveugle) Jean Bérard et Georges Truc, la cigarette à la main, qui s'efforcent de ne pas se laisser séduire par cette voix aux sonorités vibrantes, pour chercher les petites impuretés dont le disque ne voudra pas. On recommence, et Lucienne Boyer ne se fatigue point, comme si elle ne vivait que pour cela. *Allons, allons, pressons-nous...*, répète-t-elle, avec un petit rire ; et pourtant on sent bien qu'elle resterait là toute la nuit, joyusement fidèle à sa raison d'être qui est de chanter, partout où des hommes attendent des paroles veloutées et tendres.

Elle vient s'écouter, devant le haut-parleur. Son orchestre la suit, en file indienne. Son chauffeur même baisse la tête, les yeux pensifs, et sans doute oublie-t-il le chant robuste des moteurs. Les techniciens critiquent, et Lucienne Boyer fait un geste gamin, en riant au nez du haut-parleur. A l'orchestre dont elle veut un refrain plus lent, elle précise : *Faites-le un peu plus cimetière, vous comprenez...* Elle se poudre, en sifflotant, et ne cesse de remuer que quand elle retourne devant le micro ; de là, respectueusement, la main levée, elle contemple la lampe rouge, — mais on devine que la chanson circule déjà dans tout son corps, avec impatience. Enfin, l'ampoule s'allume : et alors, sur un rythme lent, elle jette les premiers vers de *Les gosses*, où elle met des couleurs crues, une pathétique douceur, quelque chose de triste et d'ingénu à la fois...

L'orchestre Péguri chez "Polydor"

Vive l'accordéon, empereur du disque ! Valses ou tangos, jadas ou fox-trots, il faut que l'accordéon s'en mêle pour que toutes les familles de France et de Navarre entr'ouvrent leurs grandes oreilles. Les trois frères Péguri, « as » de la partie, ne sont représentés au studio que par leur cadet, qui est un petit homme flegmatique aux yeux d'Argentin. Il malaxe son instrument, entouré d'un piano, d'une guitare, et d'un hélicon, imposant, luisant et grotesque. René Baudin, le « fin diseur » qui doit lancer le refrain, se penche gravement sur le micro encapuchonné. Et un spécialiste qui « fait » les voix d'oiseaux avec un petit œuf noir, arpente le studio d'un air important, en manche de chemise comme ses collègues. Par 35° de chaleur, on ne parvient pas à évoquer l'atmosphère des bals musette, en dépit des acrobaties et de la vitesse digitales de M. Péguri...

Après la *Boîte à matelots*, avant les délices de Cannes, Péguri et ses complices sont venus mettre en disques une demi-douzaine de belles mélodies faciles, qui porteront de la joie dans quelque dix ou vingt mille ménages parisiens et provinciaux. Mais seul l'hélicon et ses flonflons ingénus « collent » bien à la joyeuse rapidité de Péguri : le violon prend des chemins de traverse et le piano radote. L'accordéoniste, sec et brusque, s'interrompt, recommence, règle les vitesses. Demain rue de Belleville ou à Nogent-sur-Marne, les filles et les garçons s'attendriront en dansant au rythme agile de ces refrains plus ou moins sud-américains, mais ils ne devineront jamais la patience qu'il a fallu pour mettre au pas un banjo, un hélicon et des voix d'oiseaux...

Pour goûter les couleurs vives de cet orchestre, il faut laisser les exécutants à leur ajustage. Au studio, à deux pas d'eux, leurs sons manquent d'homogénéité, s'épousent mal. Dans l'atelier de gravure, devant le *pick-up* et le haut-parleur, les différences des plans sonores disparaissent et l'hélicon lui-même devient évocateur. Dans la chanson, il est question de fleurs et d'oiseaux, et les zig-zags sonores de l'accordéon donnent l'envie de se trémousser, de battre la mesure, comme le fait Péguri lui-même, en jouant.

Un ingénieur allemand, blond et impassible, règle ses manettes, l'air las ! mais il chantonne. Les aiguilles des appareils se mettent à danser, avec un peu de folie. La voix du chanteur jaillit du haut-parleur et vante la pampa, l'amour et je ne sais quoi encore ; la cire tourne sur un rythme allègre, et, ma foi, on ne sent presque plus la chaleur.

NINO FRANK.